

En guise de cortège

Jean Grosjean, *Les parvis*, Paris, Gallimard 2003

Jean Grosjean, *La rumeur des cortèges*, Paris, Gallimard, 2005

Jean-François Bourgeault

Number 10, Fall 2006

L'instant au fil des jours : l'oeuvre d'Yvon Rivard

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2415ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bourgeault, J.-F. (2006). Review of [En guise de cortège / Jean Grosjean, *Les parvis*, Paris, Gallimard 2003 / Jean Grosjean, *La rumeur des cortèges*, Paris, Gallimard, 2005]. *Contre-jour*, (10), 247–251.

En guise de cortège

Jean Grosjean, *Les parvis*, Paris, Gallimard 2003 et *La rumeur des cortèges*, Paris, Gallimard, 2005.

Qu'un écrivain d'une solennité discrète comme Jean Grosjean disparaisse, en avril 2006, et c'est tout au plus comme si « sous un silence on entend[ait] un autre silence ». Une vie vouée presque abusivement au secret ne pouvait sans doute s'exténuer que par un sursaut du souffle à peu près aussi perceptible, dans ce répertoire d'obsessions publiques auquel se résume l'actualité, que cette « herbe du seuil fléchi[ssant] sous le passage de l'air » à laquelle le poète de *La gloire* n'a cessé de revenir dans ses dernières années. On lui suppose un dernier cortège aussi pauvre que le vent de ses campagnes, au travers duquel il écoutait dans ses va-et-vient le « dieu furtif » qu'il tutoyait parfois rudement, ce dieu souvent amputé de sa majuscule dont on ne sait vraiment, à lire les livres du poète, si c'est son esprit qui en créait l'écho ou si ce n'était pas lui, Grosjean, qui prenait la parole comme l'ombre nécessaire au plus vieux resplendissement pour que celui-ci puisse vérifier son existence. Prêtre défroqué, directeur de la *Nouvelle Revue française* durant de nombreuses années, traducteur respecté de Shakespeare, d'Eschyle, de Sophocle et surtout de l'Ancien et du Nouveau Testament, Grosjean fut un spécimen isolé, voire un cas curieux d'ajournement fécond, un poète qui fit sienne, et la plupart du temps sans ridicule aucun, « la parole orageuse ou gracieuse ou toujours neuve des vieux prophètes » (Réda). Sa nécrologie laisse l'image d'une sorte de patriarche biblique si extérieur aux emballements de son époque qu'on pourrait le croire opposé à son temps. Il n'appartenait pourtant pas

aux chrétiens récalcitrants d'un siècle hostile à leur doctrine, il n'avait surtout rien d'un imprécateur. Si celui-ci désigne à la vindicte un présent corrompu que par ailleurs il honore, la fidélité même avec laquelle il revient à ses haines touchant par un certain extrême à la dévotion, celui qui comme Grosjean demeure le perpétuel contemporain du premier jour se libère de la dette même négative envers l'idée de l'époque par la seule voie qu'il juge adéquate : en l'oubliant, en la laissant se dissiper jusqu'à ce que soit atteint ce lieu de la pensée où « tous les siècles de l'histoire [sont] réduits à ce fond de val humide que fascine l'immobilité de l'air transparent ».

Faut-il ajouter, dans le même sens, que sa voix ne me semble jamais aussi rude, sûre, sauvagement calme que lorsque toutes les figures évangéliques qui l'habitent avec obstination s'évanouissent devant « la grande herbe qui se balance depuis les débuts du monde » ? À lire les *Élégies* (1967), livre procédant d'une majesté abrupte devenue rare dans la poésie française, aussi prodigue du reste en âpres splendeurs qu'en ratages légèrement pompeux, on reste parfois ahuri, parfois saisi par la robustesse de certains versets. S'élançant comme une vague, la voix se gonfle et ne se fracasse qu'après s'être laissée longtemps porter, souvent sans qu'aucune virgule ne la ralentisse, vers cet excès du silence où habite le « dieu sans nom, plus inoccupé que le vide ». Au nombre des catastrophes hiératiques, où le verset titube comme un panier trop lourd, on compte d'interminables performances telles que celle-ci :

*La buée ruisselle aux fenêtres où les oiseaux se
pressent en vain pour voir avant leur mort les cercles
dont ton regard lève sur moi par instant la clarté prus-
sique pareille à des nativités d'archanges.*

Au nombre des réussites figurent plutôt les versets où l'infini donne l'impression d'insister au-delà des « archanges », avec pour seule preuve de sa présence la voix un peu plus basse de qui l'évoque :

*Est-ce qu'une cassure de roche, une larme d'eau,
un débris d'astre au creux d'un vieil étang ou l'aile
perdue d'un insecte ne s'entêtent pas à redire dans*

leur nuit le trait de clarté qui les frôla ?

Que l'une et l'autre de ces deux tendances alternent souvent au cœur du même poème, renvoyant qui les lit de l'emphase sacrée à la noblesse d'un entêtement pesant, cela explique sans doute que les « traits de clarté » que j'en garde aient toujours été si brefs, que l'incomparable faculté de concentration dont faisait preuve le Grosjean d'alors m'ait aussi semblé sa plus grande faiblesse. Entre les versets riches comme une grappe de raisins noirs, luisants, aussi mûrs que le dieu étincelant dans son plein midi, et les autres dont nous asphyxie la syntaxe surchargée, la limite est si mince qu'il suffit d'une légère défaillance de ton pour la franchir. Reste que Grosjean, jusqu'à tout récemment, était demeuré dans mon esprit l'artisan acharné de ces torsions précaires, sombres, violentes ; plus encore, que le risque sans cesse présent de cette défaillance était même ce qui me ramenait à lui, à son œuvre de l'époque, à ses « syllabes étrangères pareilles aux pluies sans fin sur les greniers vides », où le « dieu furtif » n'a plus rien de fade et semble plutôt craché vers le ciel par la fumée âcre d'un feu de feuilles mortes.

Depuis lors, un adoucissement avait pourtant eu lieu. Jusque dans les derniers versets d'*Élégies*, le « sanglier humain » qui « se souffre puissamment dans l'ombre » occupait le centre de la voix de Grosjean. Poursuivant dans des chemins de « terre boueuse » ses altercations avec le « dieu du rien », souffrant du « sourd combat » qui les gardait unis, certes, mais plus encore, semble-t-il, des tentations d'une rémission où se serait effacé jusqu'au souvenir du dieu tutoyé, « [s]es longues ombres se retir[ant] comme des scorpions sous les roches », le poète saignait parfois du dieu en défaut, il pâtissait de son refus d'apparaître :

*J'avoue souhaiter plutôt ton mépris même que
d'errer dans la brume sur les étangs sans savoir si de
grands roseaux te cachent.*

Or, dans les derniers recueils que sont *Les parvis* ou *La rumeur des cortèges*, incidemment marqués par un allègement considérable de la diction, par la disparition aussi des versets serrés comme des poings, de tels reproches ne se font plus entendre (« enfin fourbues les antiques

tempêtes »). Grosjean semble y parler au-delà du désert, du sein d'un acquiescement tranquille où le dieu devient aussi insituable et aussi opiniâtre qu'une rumeur peut l'être pour l'oreille. Lorsqu'il reparait, le tutoiement familier devient presque le signe d'un sourire de connivence que le poète adresse au dieu pour lui pardonner son absence, ultime retraite de sa « gloire obstinée ». Cet apaisement donne parfois lieu à certains prodiges de nuance et surtout d'attention sereine auxquels le poète d'*Élégies*, plus tourmenté, n'aurait sans doute pu accéder (*Les parvis*) :

*Sérénité du soir sur la clairière
dont plie les fleurs qu'ont pillé les bourdons.
La lune hésite encore à s'avancer
si pâle encore en un ciel si peu clair.*

À l'approche du « jour où nos jours se détrament », une anticipation partout présente vers la fin mais que tempère une remarquable pudeur (« Hier n'est plus, / Ne te retourne pas sur un abîme »), Grosjean, là encore, n'est jamais aussi convaincant que lorsqu'il revient par diverses variantes à la « douceur des premiers flocons de neige sur les seuils usés des vieilles portes » : intuition première, conciliation fondamentale entre la légèreté d'une venue que rien n'annonce et la compacité, voire la dureté primordiale du monde qui doit lui faire contrepoids pour que l'un et l'autre de ces registres augmentent par leur contact leur pouvoir de retentissement. Laisse à lui-même, l'impalpable court le risque de se dissoudre dans sa propre nature volatile. Trop longtemps réduite à soi, la « terre boueuse » embourbe par son exaspérant mutisme ceux qui y œuvrent. Menant sans lassitude ces deux pôles l'un vers l'autre, avec néanmoins un relâchement dans la poigne qui contraste avec les anciens effets de resserrement, Grosjean emprunte dans quelques-uns de ses derniers poèmes le sentier étroit auquel n'ont accès que les poètes qui comptent : ceux dont les titres tombent à mesure que leur voix s'affermir et qu'elle laisse régner, en elle et autour d'elle, l'intensité sans lieu et sans nom qu'elle nous promet. Celle qu'il a rejoint et dont il n'a semble-t-il jamais douté qu'elle lui parlât, au moins de ce côté-ci, j'aime à penser que Grosjean l'avait appelée depuis si longtemps qu'il a pu en franchir le seuil « comme on oublie d'éteindre

une veilleuse quand l'aube frappe à la fenêtre ». La veilleuse qui reste est pour nous, promise à quiconque sait rendre à la nuit le jour étrange qui lui appartient (*Élégies*) :

Certes je me tais mais les phrases en débris murmurent encore à la cime des trembles ton âme qu'elles cachaient.

Jean-François Bourgeault